

Le circuit AAM

des trois vallées

(Guillestre : 15,16 et 17 mai 2001)



Une quarantaine de personnes s'étaient inscrites pour participer après l'Assemblée générale aux trois journées de tourisme régional magistralement organisées et orchestrées par Monique et Jean Lepas.

Nul ne pouvait mieux qu'eux (les « régionaux de l'étape ») mettre sur pied un programme d'excursions et de visites aussi variées et aussi judicieusement choisies sans déplacements excessifs.

Il faut dire d'ailleurs que le nordiste Jean est devenu un montagnard authentique, spécialiste intarissable sur tout ce qui touche au passé et au présent de son nouveau pays, son habitat, son histoire, sa flore, sa faune, etc ...

Premier jour

La matinée à Mont-Dauphin

Pourquoi une « place forte du Roy » à Mont-Dauphin ?

Parce que, à une lieue au nord-ouest de Guillestre se trouve un plateau de 70 hectares enserré dans le confluent

de la **Durance** et du **Guil** (d'où « Guillestre »). « Soixante dix hectares m'a dit J. Lorblanchet, c'est la superficie de Météo-France à Toulouse » ... De quoi installer un bourg fortifié pour

faire face à deux routes d'invasions possibles venant d'Italie. D'ailleurs c'était par là qu'en 1692 un certain Amédée de Savoie venait de faire un raid meurtrier .



Mont-Dauphin

La réaction de **Vauban** fut rapide et, dès 1693, il commença tambour battant la construction d'un nouveau maillon à la chaîne des fortifications que l'on a retrouvées un peu partout dans la région au cours de notre périple.

L'intérêt majeur de Mont-Dauphin est de présenter tout l'éventail des ouvrages militaires de l'époque en bon état, disposés avec leur environnement d'origine : glacis, escarpes, contre escarpes, poudrière, souterrains, arsenal, casernements, bastions, demi-lunes et, à l'abri de ces défenses, un petit territoire civil qui s'est progressivement étoffé au long du XVIII^e siècle. Ici, une large rue principale est bordée de maisons d'époque bien conservées et coupée de petites places pour le commerce. À un coin de rue, des curiosités : une « mesure à grains », sorte de cavité taillée dans la roche, de capacité égale à une « émine » (11 litres) et, à côté, un « étalon de toise ». Un peu à l'écart, la poudrière et l'arsenal (en marbre rose, comme l'église, d'ailleurs inachevée) valent une petite visite. Des tonnes de poudre étaient stockées enterrées dans une sorte de blockhaus savamment « climatisé », car il fallait par une curieuse aération et une énorme quantité de sel absorbant, maintenir un niveau hygrométrique tolérable pour conserver la poudre suffisamment sèche.

Un coup d'œil au cadran solaire. Il marque 10 heures (au soleil bien sûr). C'est donc l'heure de se rendre sous les voûtes de l'auberge de « l'Échauguette ».

L'après-midi à Briançon

En route vers Briançon, on longe la Durance blanchâtre en direction de sa source. Après quelques échappées sur les vallées qui, sur la gauche, permettent de voir au-dessus de 2 000 m (environ ... ?) les sommets enneigés de la Barre des Ecrins, nous entamons une série de lacets magistralement négociés par Robert, un chauffeur aussi aimable que compétent et serviable.

Dès l'entrée dans Briançon (Vauban !), on est canalisé entre glacis et demi-lunes pour débarquer sous un fort et un chemin de ronde.

On continue à pied, qui vers le fort des « Trois Têtes », qui vers le chemin des remparts.



Vue de Briançon depuis le chemin de ronde

De là, vue panoramique sur toute la ville. Ce qui frappe c'est, surtout dans la partie ancienne de la ville (médiévale et Renaissance) mais aussi pour des constructions plus récentes, les toitures à plus de cinquante pour cent en tôles ondulées, enchevêtrées les unes au-dessus des autres, passablement tristes et rouillées.

Il paraît que c'est un choix préconisé pour réduire les effets et la propagation des incendies, et aussi pour une question de coût. D'ailleurs dans les parties de l'Embrunais et du Briançonnais que nous avons visitées, absence quasi totale de tuiles (ni romanes, ni classiques) mais seulement un peu d'ardoises.

Heureusement, dès que l'on a franchi la remarquable porte donnant accès à la ville ancienne, changement de décor. Tout y attire le regard : maisons et ruelles typiques, coupant la voie centrale qui conduit à la Durance. Sous cette voie, une « gargouille » axiale véhicule en permanence l'eau de la montagne.

À proximité, des échoppes d'artisans et l'église des Cordeliers avec ses dépendances (XIV^e), où les moines s'étaient installés pour évangéliser les Vaudois iconoclastes. Dévastée à la Révolution, il n'en reste guère que les murs : nef unique, chevet plat, ouvertures et porche austères ; style roman pur, mais triste.

Autre édifice à voir, la collégiale **Notre-Dame-de-Briançon**, beau-

coup plus récente et de style classique. Deux tours bien carrées, formant deux clochers surmontés de dômes à lanternon. Impression de force solide, avec des piliers massifs bien ancrés sur leurs socles taillés au carré.

Après un peu de shopping on rentre au bercail, dans notre loft confortable et moderne, pas encore classé Monument Historique car datant seulement de la fin du XX^e....

Deuxième jour

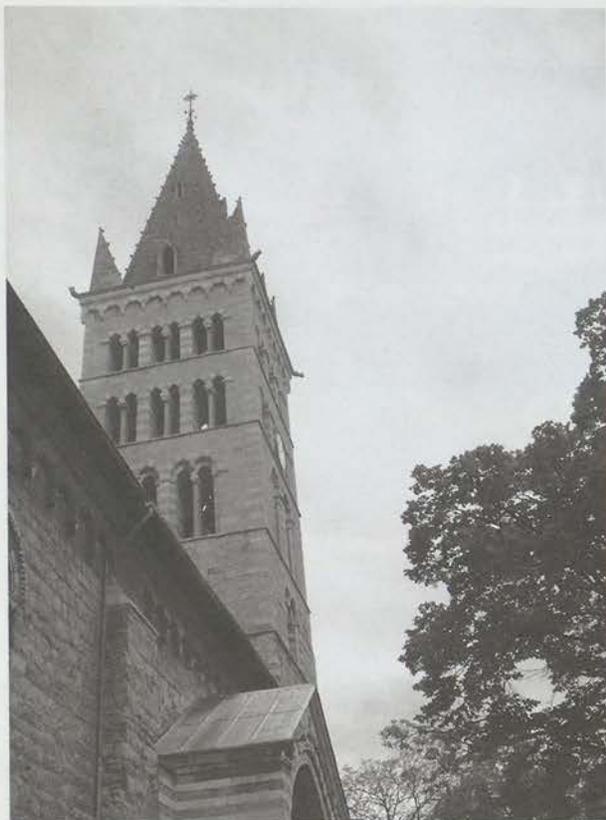
Embrun et Serre-Ponçon

Embrun, en amont du lac de Serre-Ponçon, est une ville au riche patrimoine historique ; perchée sur une hauteur dominant la Durance elle fut successivement :

- capitale d'une vaste province romaine (partie alpestre au sud de l'Isère),
- siège d'un évêché (étendu de Gap à Briançon) dès le IV^e siècle (Saint-Marcellin), puis archevêché,
- place fortifiée par Vauban !, à la fin du XVII^e.

Du point de vue architectural, le touriste est immédiatement guidé vers la **cathédrale Notre-Dame-du-Réal** (c'est une basilique, donc sans transept), du XIII^e siècle et (de la même époque) vers la Tour Brune, ancien donjon des archevêques.

La cathédrale d'Embrun fut donc notre premier objectif et, après un



La Cathédrale d'Embrun

sont romans. À l'intérieur, élégante « alternance de voûtes en berceau des collatéraux et des croisées d'ogives de la nef qui confèrent à l'édifice un rythme original » (*dixit* le dépliant de l'Office du Tourisme). Très surprenante et très harmonieuse l'utilisation de schiste noir et de calcaire blanc dans tout l'intérieur de la construction, disposés en strates

régulières qui mettent bien en valeur l'envolée de l'architecture. Ce genre de maçonnerie a été vu dans plusieurs autres constructions et pas uniquement celles du culte. Remarquables également la menuiserie des stalles et celle de l'encorbellement de l'orgue offert par Louis XI. Outre l'orgue, d'autres ajouts du XV^e, notamment la très belle rosace à 12 branches, complètent harmonieusement la beauté architecturale. Sans oublier le porche (réal) finement orné de motifs païens ou liturgiques dont

coup d'œil dans le jardin d'accès à la statue de Clovis Hugues, dit « l'anarchiste », et un regard de supplication adressé à des cumulus devenus bien gris, on se plia aux ordres de la guide, un peu « tambour major » mais dotée d'humour et connaissant bien son fait. L'introduction se fit sous le porche du monument dont la construction s'étendit de 1170 à 1220. L'inspiration en est plutôt lombarde et le style de transition du roman au gothique. Le clocher et le chevet

les colonnettes sont supportées par des « atlantes » en guise de stylobate.

En attendant le déjeuner, petit tour en ville pour remarquer, ici une fontaine en marbre rose, là de beaux encorbellements, ou de curieux cadrans solaires, ou encore une maison (Renaissance) avec meneaux, arcades et portail caractéristiques.

L'après-midi à l'Abbaye de Boscodon

À deux pas d'Embrun, dans un site sylvestre et reposant, nous rejoignons Notre-Dame-de-Boscodon, Abbaye de l'ordre de Chalais **fondée en 1132**, monument frappant de simplicité et d'harmonie, construit dans le plus pur style roman.

C'est un as de la communication qui nous accueillit : *Frère Isidore*, pour qui le conseil d'administration de l'AAM a chargé G. Prat d'élaborer un diplôme d'honneur.

Cette « haute » distinction pour marquer le très vif intérêt que tout le groupe a pris à suivre ses remarquables et si vivantes explications. Frère Isidore fait partie de la communauté spirituelle (assez réduite) demeurant sur place. En dehors des heures de prière, c'est le factotum occupant à tour de rôle (depuis celui de maçon jusqu'à celui de géomètre) tous les postes du travail de reconstruction des bâtiments. À l'aide d'un mètre pliant de menuisier, d'un morceau de craie ou de quelques galets, il illustra son propos, tendant essentiellement à démontrer combien toute l'architecture romane répond aux règles d'or de la géométrie la plus ancienne.

Au fait, notre guide est également poète, compositeur, musicien et même fabricant d'un instrument à vent avec lequel il nous fit juge de la qualité de l'acoustique de l'abbatiale.

Souhaitons bon courage aux sédentaires et aux bénévoles venus de l'extérieur pour continuer leur noble tâche de résurrection des autres bâtiments encore en ruines.



Le lac Serre-Ponçon

Au lac de Serre-Ponçon

Huit siècles après le lancement du chantier de Boscodon, et avant le démarrage de la construction des centrales nucléaires, la transformation en électricité des énergies fossiles devenait insuffisante. On se tourna alors vers l'hydraulique.

Le site de Serre-Ponçon est le plus important lac de France après celui du Bourget. Il s'étale sur 3 000 hectares, contient 1,271 milliard de m³ d'eau et fournit une grande partie de l'énergie hydroélectrique nationale.

La part de la production hydraulique en France est de 15 % du total produit par EDF, contre 80 % pour le nucléaire et seulement 5 % pour l'énergie thermique. Le lac est alimenté par la Durance et par l'Ubaye et ne laisse « surnager » que le sommet d'une chapelle. L'environnement est très beau, parfois assez abrupt et notre chauffeur, malgré quelques routes d'accès aux berges barrées (glissements de terrains) a eu l'obligeance de pallier cet inconvénient en nous conduisant à des emplacements d'où la vue était parfaite.

Une des particularités du barrage est de l'avoir construit en haut d'une pente douce (comme une plage mais faite de terre), avec la hauteur d'eau la plus faible en amont de l'usine, d'où la partie concave inversée par rapport aux



Frère Isidore

barrages classiques. La pression de l'eau y est donc faible côté réservoir et le risque de rupture en est réduit.

Au retour sur Guillestre, plusieurs arrêts nous permettent de mieux admirer des montagnes aux sommets enneigés, paysages commentés avec précision par Jean Lepas.

sur les particularités de **Guillestre**, dont il fut d'ailleurs le maire. Ce tour de ville limité à la partie historique, essentiellement l'église de Guillestre, les vestiges de remparts, tours, portes, et autres curiosités locales fut extrêmement apprécié.

Une ancienne église (XI^e siècle ?) était de dimensions modestes jus-

L'Abbaye de Boscodon



Les rues chaudes de Guillestre

Dernier jour : Le Queyras

Avant de nous engager le long de la vallée du Guil, Jean avait eu la bonne idée de nous faire bénéficier *in situ* d'une séance d'information

qu'à la venue de l'archevêque d'Embrun, le **20 juin 1507**, qui donna l'ordre d'envisager, sur le champ, l'édification d'un lieu du culte digne de la foule immense qui était venue l'accueillir.

L'illustre visiteur ne se contenta pas de donner un ordre, mais il précisa quels devaient être les dimensions, l'orientation, le style (gothique flamboyant), les maîtres d'œuvre et même ... le plan de financement.

Il fallut en fait attendre **1532** pour que l'église soit consacrée, ainsi que ses 6 autels, le maître autel étant dédié à « **Notre-Dame- d'Aquilon** ». Le porche d'entrée fut ajouté en 1550. Il comporte 3 arcs gothiques et 4 colonnes, dont 2 embases sont des lions (XI^e/XII^e) en marbre rose, posés à même le sol.

était donc très grande et ne fut pas injustifiée.

Peu après le départ de l'hôtel « Les Barnières », un court arrêt au bord du Guil (très encaissé et bouillonnant) pour s'intéresser à une usine EDF (plus modeste que celle de la veille), avant de louvoyer entre falaises et pentes boisées avec, au loin de temps à autres, quelques sommets enneigés.

Nous suivons la combe du Queyras ; au bout de ce canyon un carrefour indique à gauche Arvieux et l'Izoard, à droite **Château-**

monter de 1850 à 2200 m (environ) ; elle est couverte de mélèzes. La partie basse est d'un ocre jaune printanier, la partie supérieure sombre et dépouillée. La base a donc reçu sa dose de « degrés-jour » nécessaires, étant à bonne altitude (donc à bonne température) alors qu'au sommet il manque 4 à 5 degrés par jour pour le démarrage végétatif ; les mélèzes qui perdent leurs aiguilles en hiver en sont encore dépouillés. Plus bas à La Chalp et Arvieux, visite d'artisanats locaux (travail du bois, fromageries, conserves ...).

On retrouve le carrefour du matin un peu plus bas et on prend alors la route prévue pour l'expédition de l'après-midi : **Ville-Vieille** et l'ascension, par la **vallée de l'Aigue**, jusqu'à **Saint-Véran**. Comme un déjeuner nous attend à Ville-Vieille au restaurant nommé « Guilazur » on s'y arrête pour déguster des sortes de « nems », à tremper non pas dans une sauce épicée, mais dans une coupelle de miel de fleurs, avant un civet de porcelet et une pâtisserie locale.

Bien lestés, on nous emmène à **Saint-Véran** (2 040 m), la « plus haute commune d'Europe ».

Malgré l'orage qui s'accroche sur le Pic Traversier, on chemine depuis le parking situé en bas du village jusqu'à l'église qui domine la crête.

Habitat typique, avec deux niveaux dans les anciens chalets : en bas, le « castet » en pierre pour les gens et les bêtes, la « fuste » en bois à l'étage pour les provisions et fourrages.

En redescendant, arrêt à Ville-Vieille pour une visite de l'artisanat et quelques achats puis retour au loft, dans le temps imparti et pour un mémorable dîner de la séparation.

Les organisateurs avaient prévu un apéritif pétillant, et Monique Lepas un digestif au « génépi » qui ont rendu l'ambiance très chaleureuse.

Comme étaient d'ailleurs chaleureux et sincères les remerciements que tous s'accordèrent à leur prodiguer.



Saint-Véran

L'intérieur est clair, très élancé parce que la nef est longiligne et que tous les piliers viennent se fondre, sans chapiteau, dans les faisceaux de voûtes d'ogive.

La beauté du lieu est encore rehaussée par l'utilisation de marbre rose pour les dallages et de pierre rouge de Guillore pour les arcs et les colonnes du chœur.

Le Queyras va ensuite être l'autre grande affaire du jour. Il s'étend de part et d'autre du **bassin du Guil** qui, par paliers successifs, descend du Mont-Viso (frontière d'Italie) jusqu'à Mont-Dauphin.

Jean Lepas, dans un remarquable dossier du voyage, avait développé une information complète sur les particularités de cette si attirante région. Notre attente de cette excursion du troisième jour

Queyras. Le programme prévoit d'abord l'Izoard, dont on se rapprochera après avoir traversé Arvieux, La Chalp et Brunissard, tous pittoresques, typiques et bien conservés.

À Brunissard, débute l'ascension du col. Ou plutôt devait débiter, mais avant le premier lacet (à 1 840 m) un panneau impératif de la DDE indique : « col fermé pour cause de travaux » (sans doute les dégâts du rude hiver précédent).

Dilemme : monter de 1 840 à 2 302 mètres à pied ou bien faire du tourisme tranquille en revenant plus posément en direction d'**Arvieux** et de **Château-Queyras**. Sans hésiter, la 2^e option l'emporte ! À **Brunissard** d'abord, leçon de choses d'agrométéorologie : une pente raide mais régulière semble